

## La tradition manuscrite du ‘Roman de Guiron’, deuxième branche du cycle de ‘Guiron le Courtois’\*

Depuis 2009, une équipe de recherche internationale dirigée par Lino Leonardi et Richard Trachsler – le ‘Groupe *Guiron*’ – travaille autour de l’édition critique du *Guiron le Courtois*, un imposant cycle de romans arthuriens en prose dont les branches les plus anciennes datent des années 1235-40<sup>1</sup>. Nicola Morato, un des chercheurs du groupe, a mené une nouvelle étude globale des manuscrits du *Guiron* et de leur structure narrative, dans laquelle il propose une interprétation partiellement divergente par rapport au schéma de classification proposé par Roger Lathuillère dans son importante *Analyse critique* de 1966<sup>2</sup>.

Quant au classement des manuscrits de la « version de base », Lathuillère arriva à la conclusion que « l’établissement d’un stemma réunissant tous les manuscrits de *Guiron le courtois* se révèle aussi difficile qu’illusoire »<sup>3</sup>. En tenant compte de cet obstacle, l’analyse du texte (ainsi que son édition éventuelle) devrait se fonder, toujours d’après Lathuillère, sur le manuscrit 350 du fonds français de la Bibliothèque Nationale de Paris<sup>4</sup>, dont la leçon, analysée en correspondance de six ‘loci critici’, « ne trahit ni erreur ni contamination »<sup>5</sup>.

Morato a tout d’abord remis en cause la fiabilité de 350, un codex ancien et intéressant mais qui, malheureusement, se révèle être factice, étant composé soit de cahiers

\* Je tiens à remercier Anna Constantinidis pour la révision linguistique de mon texte français.

<sup>1</sup> Cf. Leonardi/Trachsler (2015), et Leonardi (2011a).

<sup>2</sup> Voir Morato (2010), et Lathuillère (1966). Selon une pratique habituelle dans les études consacrées au *Guiron*, j’utilise la sigle ‘Lath.’ suivie par un chiffre pour me référer aux paragraphes du résumé critique qui se trouve dans la seconde partie du livre de Lathuillère (1966).

<sup>3</sup> Lathuillère (1966, 106).

<sup>4</sup> Je fournis ici les sigles et les références des manuscrits et des imprimés cités : 338 = Paris, BnF, fr. 338 ; 350 = Paris, BnF, fr. 350 ; 355 = Paris, BnF, fr. 355 ; 356-7 et 357\* = Paris, BnF, fr. 356-357 ; 358-363 = Paris, BnF, fr. 358-363 ; 12599 = Paris, BnF, fr. 12599 ; A1 = Paris, Arsenal, 3325 ; A2-A2\* = Paris, Arsenal, 3477-78 ; C = Coligny-Genève, Fond. Bodmer, 96 I-II ; Fi = Firenze, Bibl. Med. Laur., Ash. 123 ; L2 = London, BL, Add. 23930 ; L3 = London, BL, Add. 36673 ; L4 = London, BL, Add. 36880 ; Mar = Marseille, Bibl. Mun, 106 ; Pr = Privas, Arch. Dép. de l’Ardèche, F.7 ; T = Torino, Bibl. Naz. e Univ., 1622 ; V1 = Venezia, Bibl. Marc., fr. IX ; V2 = Venezia, Bibl. Marc., fr. XV. Imprimés anciens : Gp = *Melyadus de Leonnoys*, Paris, Galliot du Pré, 1528 ; Vêr = *Gyron le courtois, avecques la devise des armes de tous les chevaliers de la Table Ronde*, Paris, Antoine Vêrard, [1501].

<sup>5</sup> Lathuillère (1966, 106).

copiés en Picardie (peut-être à Arras) à la fin du XIII<sup>e</sup> soit de cahiers italiens du début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. En outre, un nouvel examen textuel a montré des traces de contamination qui invitent à suspendre son jugement autour de la pureté et de l'autorité du texte de 350<sup>7</sup>. En ce qui concerne la structure narrative, Morato – ainsi que Sophie Albert, auteur d'un autre livre récent sur *Guiron*<sup>8</sup> – a discuté une série de problèmes et incohérences qui touchent la partie centrale de la « version de base » : au lieu d'un roman unitaire primitif, cette version semble être le résultat du raccordement de deux textes à l'origine indépendants, à savoir un *Roman de Méliadus* (Lath. 1-51) et un *Roman de Guiron* (Lath. 58-132). De plus, parmi les « versions particulières » recensées par Lathuillère, il faudrait réhabiliter un long fragment transmis par le manuscrit 3325 de la Bibliothèque de l' Arsenal de Paris, contenant une *Suite Guiron* dans laquelle on peut reconnaître la troisième branche du cycle guironien<sup>9</sup>.

Dans son livre de 2010 Morato a présenté un classement stemmatique des manuscrits contenant la première branche du cycle, le *Roman de Méliadus*<sup>10</sup>. Dans une intervention consacrée à la critique de la méthode d'édition fondée sur l'utilisation d'un « manuscrit de base », Leonardi a repris les résultats de cette 'recensio' et a proposé quelques lignes directrices pour l'édition d'un long roman en prose comme le *Méliadus*<sup>11</sup>.

Les temps étaient mûrs, donc, pour réaliser une tentative de classification des manuscrits qui contiennent la deuxième branche du cycle, le *Roman de Guiron* (alors que la *Suite Guiron* est transmise par un seul manuscrit, auquel il faut ajouter une riche tradition indirecte franco-italienne, c'est-à-dire la *Compilation guironienne*, dont j'ai déjà classé les manuscrits<sup>12</sup>. Comme on le verra par la suite, la solution ecdothique indiquée par Lathuillère, consistant à éditer le texte de 350 à l'aide de quelques manuscrits de contrôle, risque de restituer un texte insatisfaisant et, surtout, de refléter un stade textuel ancien mais flottant, à cause des interventions 'éditoriales' adoptées lors de la copie et de la confection du codex. Tout travail préparatoire relatif à un roman en prose long et complexe, doté d'une tradition manuscrite assez riche, comporte sans doute des vérifications onéreuses qui diffèrent le moment de la publication, mais qui, en retour, ont l'utilité de garantir la scientificité du procès qui est à la base de toute édition qui se prétend critique.

En analysant le *Roman de Guiron*, j'ai choisi vingt-deux 'loci critici', des échantillons de texte – situés aux environs des nœuds principaux du récit et/ou en correspondance de quelques difficultés textuelles (lacunes, divergences rédactionnelles, interruptions de la copie) – pour lesquels j'ai enregistré, confronté et évalué les

<sup>6</sup> Voir en particulier Morato (2007).

<sup>7</sup> Autour de la contamination de 350, outre Morato (2010), cf. la synthèse de Morato (2012).

<sup>8</sup> Albert (2010).

<sup>9</sup> Morato (2010, ch. II.7 et V.1.1).

<sup>10</sup> Morato (2010, ch. VI).

<sup>11</sup> Leonardi (2011b).

<sup>12</sup> Lagomarsini (2012) et Lagomarsini (2014).

variantes de tous les manuscrits disponibles et des imprimés anciens<sup>13</sup>. A l'occasion de ce congrès je voudrais anticiper de manière synthétique les résultats essentiels de mon enquête, en discutant quelques problèmes majeurs de la tradition manuscrite.

Il convient de commencer par l'examen d'une importante divergence rédactionnelle qui sépare les manuscrits à partir de la fin du paragraphe Lath. 78<sup>14</sup>: après le congé de Méliadus et d'Heryan le Brun, les témoins du *Roman de Guiron* se divisent en deux rédactions parallèles. La première rédaction, plus longue et cohérente (réd.1, correspondant aux par. Lath. 79-102), est transmise par les manuscrits suivants: 338 350 361 357 A2 C<sup>(1)</sup> Mar Pr. La rédaction brève (réd.2: parr. Lath. 159-60) est caractérisée par quelques obscurités déjà opportunément soulignées par Lathuillère<sup>15</sup> et se trouve dans les manuscrits 355 357\* A2\* C<sup>(2)</sup> L2 L4 V1. En correspondance de Lath. 103, au fur et à mesure que les deux rédactions convergent sur le même récit (la libération de Serse par Guiron), la divergence se termine et le texte recommence à progresser de manière unitaire.

Le schéma suivant résume l'assemblage du texte du *Roman de Guiron* dans les manuscrits<sup>16</sup>:

(mss. ↓ / §§ de Lath. →) 58-78		divergence [réd.1 = 103-132 79-102; réd. 2: 159-60]	
338 361-3 356-7 A2 Mar Pr	-----	[réd.1] =====	--[emb.]-----
355	-----	[réd.2] ≈[emb.]≈≈≈≈	-----
L4 L2 V1 357* A2*	[la première partie du roman manque]	[réd.2] ≈[emb.]≈≈≈≈	-----
C	-----	[réd.1] ===== [...] + [réd.2] ≈[emb.]≈≈≈≈	-----
350	-----	[réd.1] =====[lacune]	-----

<sup>13</sup> Les 'loci' correspondent aux paragraphes suivants du résumé critique: Lath. 58 (deux 'loci'), 61, 66, 69, 73, 78-79, 81, 89, 91, 103, 105, 106, 108, 110, 115, 119, 120-21, 126, 129, 132, 160 (vers. diverg.).

<sup>14</sup> Je suis reconnaissant à Elena Stefanelli, qui a soutenu une thèse sur le *Roman de Guiron* à l'Université de Sienne, avec qui j'ai eu le plaisir de discuter des questions concernant la divergence des rédactions. Pour d'ultérieurs approfondissements sur ce problème, cf. Stefanelli (2016).

<sup>15</sup> Lathuillère (1966, 118sq.).

<sup>16</sup> L'indication 'embuscade' (= 'emb.') indique la présence d'un bref épisode relatif à une embuscade de Méliadus contre le neveu du roi d'Écosse (Lath. 103 n. 2 et, selon une autre rédaction, Lath. 159).

L'analyse de ce nœud délicat nous permet quelques observations intéressantes : le manuscrit de Cologny (C) montre de manière manifeste sa nature composite, en copiant d'abord une partie de la réd.1 (jusqu'à Lath. 90 : C<sup>(1)</sup>) pour passer ensuite à la réd.2 (copiée intégralement, C<sup>(2)</sup>). Ce qui est encore plus frappant est le fait que quelques manuscrits (L2 L4 V1), dépourvus de la première partie du roman, commencent précisément par le texte de la réd.2 ; en outre les manuscrits jumeaux 356-7 et A2 réalisent un montage combinatoire, similaire à celui du ms. C, qui touche encore la divergence : après le texte de la réd.1 et la seconde partie du *Roman de Guiron*, à la suite d'un somptueux frontispice, les copistes transcrivent la réd.2 et, pour la deuxième fois, la seconde moitié du roman (on signale cette double section par les sigles A2\* 357\*). Pour expliquer la structure de tous ces codex, on pourrait penser à une lignée de transmission textuelle ayant pour ancêtre un manuscrit divisé en deux ou plusieurs tomes, dont, à un moment donné, seule la partie contenant la seconde moitié du roman fut en circulation. D'ailleurs, parmi les témoins survivants, on peut observer, par exemple, que tant le cycle des six manuscrits flamands 358-363 que les jumeaux 356-357 et A2 (en deux tomes) présentent précisément ce découpage : le troisième tome du cycle flamand (360) et le premier tome des jumeaux (356 et A2<sup>(11)</sup>) se terminent par le paragraphe Lath. 78, tandis que 361, 357 et A2<sup>(11)</sup> commencent par la divergence<sup>17</sup>.

Venons-en au manuscrit 350, qui, à la fin de l'opposition rédactionnelle, montre un intéressant problème de montage, déterminé peut-être par une lacune de son modèle : après avoir copié le texte de la réd.1 jusqu'au par. Lath. 102 n. 1, le scribe s'arrête à la moitié d'une colonne (f. 268vb) et laisse un feuillet blanc (f. 269 recto/verso) ; le f. 270 s'ouvre sur une phrase que l'on trouve dans les manuscrits de la réd.2 (Lath. 103 n. 1), mais après quelques lignes, on est déjà à l'intérieur du texte unitaire qui suit la divergence. Il est aussi intéressant d'examiner une autre petite divergence qui concerne le par. Lath. 103, après la réunion des rédactions : tous les manuscrits qui donnent la réd.1 insèrent ici la narration d'une embuscade de Méliadus contre l'armée du neveu du roi d'Écosse (cf. Lath. 103 n. 2) ; le paragraphe suivant (Lath. 104), présent dans toute la tradition, met en scène la rencontre de Guiron avec les chevaliers blessés par Méliadus pendant son attaque. Les manuscrits qui contiennent la réd.2 n'ont pas copié ici l'épisode de l'embuscade, qui avait été anticipé, en forme remaniée, au début de la divergence (Lath. 159). Seul le ms. 350, contenant la réd.1 mais étant dépourvu du récit de l'embuscade (comme tous les manuscrits de la réd.2), donne un récit incohérent, où Guiron trouve des soldats qui ont été blessés par Méliadus sans l'avoir jamais rencontré.

<sup>17</sup> On remarquera en outre que le paratexte de quelques manuscrits signale de manière évidente la fin de Lath. 78 et le début de la section suivante: [formules d'explicit] 338 : « Ci fine le premier livre de Guiron le courtois et commence li secons »; 356 A2 : « Cy fine le premier livre de (de om. A2) Guyron le courtois »; [formules d'incipit] 361 : « Cy commence la premiere partie de ce tiers volume de Guiron le courtois, (etc.) »; 357 : « Cy commence la seconde partie du livre de Guiron le courtois (etc.) »; C<sup>(2)</sup> : « Cest livre parle de Guiron le courtois et des haultes chevaleries que il fist en son temps ».

Une tentative de classement des manuscrits du *Roman de Guiron* avait déjà été réalisée par Alberto Limentani dans son livre de 1962 (un ouvrage apparemment inconnu à Lathuillère, qui ne le cite jamais)<sup>18</sup>. Avant de donner l'édition de quatre *cantari* italiens en octaves au sujet de Guiron, Limentani fournit l'édition critique d'un long épisode du roman français – la descente de Brehus dans la caverne des Bruns, avec, en regard, le texte d'une ancienne traduction en dialecte pisan –, précédée d'une 'recensio' des manuscrits<sup>19</sup>. L'épisode édité par le savant italien correspondait aux parr. Lath. 108-115, un échantillon de texte assez significatif en termes de longueur, mais situé après la divergence rédactionnelle et donc à vérifier à l'aide d'autres 'loci' sur toute l'étendue du roman.

Le stemma Limentani se composait de deux branches,  $\alpha$  et  $\beta$ , que nous appellerons respectivement  $\beta^*$  et  $\varepsilon$  pour les harmoniser au système de sigles utilisé dans la 'recensio' du *Méliadus* (voir *infra*). A propos du stemma Limentani – qui se révèle effectivement solide, dans ses lignes principales, pour la seconde moitié du texte – il faut remarquer deux problèmes majeurs : ne se rendant pas compte de la structure bizarre des deux manuscrits jumeaux 356-7 et A2, Limentani ne prit pas conscience du fait qu'il y avait une seconde section à examiner de manière autonome (357\* et A2\*) où une longue partie du texte se répète (Lath. 103-132). De plus, et ce qui est le plus important, Limentani n'avait pas pu recenser trois manuscrits du roman : outre C, tardif et contaminé, il ne connaissait pas le manuscrit de Privas (Pr), un codex picard de la fin du XIII<sup>e</sup> ou du début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>, ni le manuscrit de Marseille (Mar), picard également mais plus ancien (moitié ou troisième quart du XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>21</sup>.

D'après notre vérification, le ms. Pr semble être un collatéral de  $\beta$ , une famille de manuscrits dont Morato a déjà reconnu la consanguinité textuelle au long du *Roman de Méliadus*. L'exemple suivant est une des traces qui suggèrent que Pr et  $\beta$  remontent à une copie perdue  $\beta^y$ , qui leur a transmis une faute commune. Avant la fin du *Roman de Guiron*, le narrateur donne le texte d'une épigraphe versifiée qui signale l'entrée de la Forêt des Deux Voies (cf. Lath. 126). La présence des contraintes métriques nous permet de vérifier la présence de problèmes que le texte en prose peut parfois masquer :

<sup>18</sup> Limentani (1962).

<sup>19</sup> Limentani (1962, lxxiii-cv), avec édition de textes aux pages 1-188.

<sup>20</sup> Il n'y a pas, à mon avis, de « graphies [qui] semblent indiquer une origine normande » [Lathuillère (1966, 80)]. Un sondage linguistique suggère plutôt une localisation dans le Nord-Est, comme le montrent les graphies suivantes : conservation de *-t* final : *ensigniét* (au lieu de *enseignié*, f. 114rb), *apparilliét* (p.p., 74rb), *piét* (*pié*, 72vb) ; manque de consonne de transition dans les groupes *-nr-*, *-nl-* : *tenrement* 132va, *ensanle* (*ensemble*, 101vb). Développement *-bl->-ul-* : *couvenaule* (*convenable*, 88vb). Terminaison *-iens*, 4<sup>e</sup> personne : *porriens*, *vaudriens* (59va) ; terminaison sigmatique du passé simple, 6<sup>e</sup> personne : *traisent* (132va), *fisent* (132vb, 133vb), *disent* (59ra).

<sup>21</sup> A propos de la provenance du copiste, cf. par exemple quelques formes picardisantes : *lanche* (au lieu de *lance*, ff. 11rb-vb, 11vb), *forche* (*force*, 12rb), *demouranche* (*demourance*, 12rb), *garchon* (*garçon*, 221va) ; *venrés* (223vb), *venra* (223vb, 227vb, mais aussi : *vendra* 228va, *vendrai* 229ra) ; *volra* (au lieu de *voudra*, 70rb).

[L4 350 Mar 355 357* A2* C]	[β <sup>y</sup> = Pr + β (338 357 A2 362)]	
(...)	(...)	
tu ne puez nule part torner	tu ne pues nule part tourner	
qe <i>tu</i> viegnes au retorer,	que <i>ne</i> viengnes au retourner,	8
se tu n'i vels del tout morir :	se tu ne veus du tout morir :	
l'une et l'autre <i>te fet perir</i>	l'une et l'autre <i>de ches .ii. voies</i>	
<i>de ces deus voies</i> se tu t'i met ;	<i>te fait perir</i> se tu t'i més ;	
por ce di ge: ne t'entremet	por çou <i>te</i> di jou: ne t'entremés [+1]	12
de tenir ne les deus ne l'une.	de tenir ne les deus ne l'une.	
(...)	(...)	

Cherchant peut-être à simplifier la syntaxe des vers 10-11, le copiste de β<sup>y</sup> a inversé deux hémistiches et a gâté la rime, sans dire que le v. 12 est hypermètre.

De manière analogue à ce qu'on peut observer dans le stemma du *Méliadus*, la structure de β est susceptible, au long du texte, de modifications qui touchent une des familles de ses articulations inférieures, à savoir δ<sup>1</sup> (355 Vér C). Dans le cas de l'épigramme en vers, qui se trouve dans la seconde moitié du roman, on voit que la famille δ<sup>1</sup> ne fait pas partie du groupe β, dont elle n'hérite pas les fautes. En outre, après la divergence, lorsqu'on peut confronter aussi le texte de 357\* A2\*, on observe que les 'doubles' ont eu recours à une source différente de celle utilisée par 356-7 et A2, ce qui explique aussi le fait que 357\* A2\*, comme les manuscrits de δ<sup>1</sup>, contiennent la réd.2, alors que 356-7 et A2, comme les manuscrits de β, transmettent la réd.1. Dans l'exemple suivant (Lath. 108), on observera que 357\* et A2\* utilisent la même source δ<sup>1</sup> à laquelle remontent 355, C et l'imprimé Vérard:

[350 L4 L2 V1 Mar]	[355 C 357* A2*]
Enging et (et en 350) Malisse sans faille si se sont orendroit <i>entretrové</i> ( <i>entrecontré</i> Mar V1).	Engin et Malice sont orendroit <i>contre lui</i> .
[12599] Ingegno e Malisia si sono <i>trovati insiemi</i> .	[Vér] Engin et Malice sont orendroit <i>l'ung contre l'autre</i> .

[à cause d'un saut du même au même entre les incipit de deux paragraphes (« Quant Brehus voit ... Quant Brehus voit ») les mss. de la famille β<sup>y</sup> (Pr 338 357 A2 361) manquent].

La leçon de 355 C 357\* A2\* est fautive : dans le contexte on parle de la première rencontre de Brehus Sans Pitié avec une méchante demoiselle qui, par la suite de l'épisode, jouera un mauvais tour au chevalier. Les deux personnages, véritables personifications de la Tromperie (*Engin*) et de la Malice, viennent donc de se trouver

vis-à-vis. La leçon *contre lui* – c’est-à-dire “contre Brehus” – n’est pas acceptable, comme le confirme l’intervention de Vér, qui cherche à masquer la faute de son modèle.

On vient de dire que la position de la famille  $\delta^1$  est mobile. Après la divergence, comme Limentani l’avait bien montré, elle fait partie du groupe des manuscrits qui ont transmis la réd.2 (355 357\* A2\* C L2 L4 V1), incohérente et apparemment défectueuse par rapport à la réd.1. Mais avant la fissure de Lath. 78, cette famille  $\delta^1$  s’inscrit dans le groupe  $\beta$ , comme on peut le vérifier, par exemple, dans le cas suivant (Lath. 66), où elle partage deux sauts du même au même communs au groupe:

[Mar 350]

[Pr +  $\beta$  (338 356 360 A2 +  $\delta^1$  = 355 Vér C)]

Li chevaliers s’en vait tout droitement a la fontayne et descent et oste son escu de son col et le pent a un *arbre et dreche son glaive a un autre arbre* et puis osta s’espee et son heaume de sa teste.

Li cevaliers s’en vait tout droitement a la fontainne et descent et oste son escu de son col et le pent a un *arbre*, et puis oste s’espee et son hyaume de sa teste.

Amors, (...) ne me faites plus forsener, ne faites plus gaber le monde *de moi*. *Amors, jou n’ai plus de vous cure, ne vous n’aiés plus cure de moy.*

Amors, (...) ne me faites plus forsener, ne faites plus gaber le monde *de moi*.

Nous avons pu placer Pr à côté de  $\beta$  (au sein de la famille  $\beta^y$ ) et nous avons vérifié la position de 357\* A2\* et de C à l’intérieur de la famille  $\delta^1$ , un sous-groupe de  $\beta$  qui, après la divergence, a eu recours à une autre source. Parmi les manuscrits que Limentani ne connaissait pas, il nous reste à examiner le codex de Marseille. Comme nous l’avons déjà anticipé, il s’agit d’un manuscrit ancien et intéressant, probablement d’origine picarde. Malheureusement, il a perdu 42 feuillets – concentrés surtout dans la première moitié du ms. – et il n’est pas possible de le confronter avec les autres manuscrits dans tous les ‘loci’ sélectionnés. De plus, à certains endroits textuels, Mar s’éloigne de toute la tradition en donnant un texte abrégé par rapport aux autres manuscrits, comme le montre l’exemple suivant (épisode Lath. 58):

[Pr 350 etc.]

Quant il voit le contenment de mesure Lac, il connoist bien certainement que il estoit grevés asses plus que mestiers ne li fust ; *et pour çou qu'il le mete a tere entre les piés des cevas se laisse il courre sus au plus habandonnement qu'il le peut faire et le fiert dessus le hyaume un si grant cop com il peut d'en haut amener a le force des deus bras. Mesire Lac, qui encore estoit estourdis del grant colp que Guron li avoit donné, quant il reçoit icest autre cop il peut bien dire seulement que malement vait son affaire, car il est si fort estonnés qu'il s'encline tous sour le col del cheval Danain, qui sor lui se hurte et le prent au col et le tire si fort a soi qu'il l'abat a terre jus del cheval.*

[Mar]

Quant il voit le contenment monseignor Lac, il connoist bien qu'il estoit ja molt grevés, et plus que mestiers ne li fust ; *puis vait a lui et l'aiert au heaume et le tire si fort qu'il le porte del cheval a tere. Si furent adont li compaignon d'armes desconfit.*

Ici et dans d'autres cas analogues, il est impossible de décider si Mar nous transmet la rédaction originelle, ensuite remaniée par le modèle auquel remontent tous les autres manuscrits, ou s'il est question, comme il semblerait plus probable, d'un abrégement mis en place par le copiste de Mar lui-même. Pour ce qui concerne le positionnement des sources du manuscrit de Marseille à l'intérieur de la tradition, les fréquentes discordances rédactionnelles (outre les lacunes matérielles du codex) empêchent donc de vérifier de manière définitive sa position dans le stemma. Considérons encore le cas suivant<sup>22</sup> :

[Pr 338 355 360]

Li uns des nos compaignons, cil qui portoit les armes miparties de vert (noir 355) et de blanc, quant il ot auques regardée la byauté de la damoisele la *goislouza* (*goulousa* 338 355 360), et nous li deismes qu'il ne le pooit avoir.

[Mar]

(...) quant il ot auques regardé la beauté de la dame, *si se leva et dist qu'il le voloit avoir*. Nos li deismes qu'il ne le pooit avoir.

[356 A2] ...*desira*...

[Vér] ...*convoita*...

[C] ...*.fg}ourouca*... (avec une tentative de correction *g > c*: *courouça* ?)

[350]

(...) quant il ot auques regardée la bialté de la dame, nous li desimes que avoir ne la pooit.

Il nous semble plausible que la famille  $\beta^y$  (représentée ici par l'accord de Pr + 338 + 355 360) conserve la bonne leçon: le verbe rare *goulouser* ("désirer ardemment", cf. DEAF, G 977) pourrait avoir donné quelques problèmes d'interprétation aux copistes des niveaux inférieurs de la branche  $\beta^y$ , qui, sur la base du contexte, ont

<sup>22</sup> Lath. 69.



cherché d'autres solutions lexicales. Le ms. 350 présente une lacune : pourquoi les compagnons du chevalier aux armes mi-parties devraient lui dire qu'il ne peut pas avoir la dame s'il n'a jamais manifesté son désir de la conquérir ? La leçon de 350 est incohérente et fautive. Quant à Mar, il nous offre, de manière tout à fait indépendante, une réécriture complète de la phrase en question : est-ce que Mar cherche ici à combler la lacune manifeste d'un modèle incomplet similaire à 350 ? Ou a-t-il remanié un modèle contenant le verbe *goulouser*, comme l'ont fait, de façon moins radicale, plusieurs mss. de  $\beta^y$  ?

Les interventions du copiste de Mar – un scribe très attentif, vigilant et, ce qui est plus dangereux pour le philologue, très actif sur le texte – entravent la compréhension de quelques dynamiques de transmission concernant le manuscrit. Pour la première moitié du roman, avant la divergence rédactionnelle, les données ressortissant de notre sondage ne permettent pas encore de déterminer s'il a existé une source  $\beta^x$  (Mar + 350) opposée à  $\beta^y$  ou si Mar et 350 se rattachent directement à l'archétype. Ce qui est certain est que, au moment de l'établissement du texte, la leçon de Mar devra être jugée de manière très sévère afin de ne pas accueillir dans le texte critique une conjecture de copiste (ancienne mais postiche) au lieu de la leçon originale.

Après la divergence, la position de Mar est plus claire : même si le manuscrit a copié la réd.1, il a ensuite eu recours à une source proche du groupe mobile  $\delta^1$  (qui contient la réd.2), dont on a déjà expliqué les particularités au sein du 'stemma codicum'. Par exemple, lors de la lecture d'un billet serré dans la « main destre » du cadavre de Phébus le Brun (Lath. 110), Mar et  $\delta^1$  partagent une banalisation commune, commençant par le pluriel (*mains*) avant de revenir au singulier :

[Pr 350 L4 etc.]

[Mar +  $\delta^1$  (= 355 357\* A2\* C Vér)]

*Ceste propre main mist ja a doel et a destrusion en un seul jor tout le roiaume de Norgales. Ceste propre mains fu doutee coume mains d'oume (...)*

*Ches propres mains mistrent ja a duel et a destruction en un seul jour tout le royaume de Norgales. Ceste main fu doutee comme main d'omme (...)*

L'évaluation de tous ces éléments nous mène à conclure, en bouleversant la perspective de Lathuillère, que le choix d'un manuscrit de base au sein de la tradition du *Roman de Guiron* « se révèle aussi difficile qu'illusoire ». On a montré les problèmes relatifs à 350. En choisissant Mar, il faudrait se mesurer à des embarras encore plus encombrants car, outre le fait que les nombreuses lacunes du manuscrit devraient être comblées à l'aide d'un deuxième témoin, la provenance des leçons de Mar (y compris de ses passages abrégés), comme nous l'avons vu, est loin d'être limpide. Le manuscrit de Privas ne manque pas d'inconvénients non plus, étant donné qu'il a perdu les cahiers finaux (à partir de l'épisode Lath. 128) et qu'il transmet plusieurs variantes qui se révèlent être des 'lectiones singulares', comme nous l'indique une comparaison avec le reste de la tradition. Quant aux autres manuscrits, il ne serait pas indiqué de choisir comme base des témoins plus tardifs, comme par exemple 338, qui remontent à un niveau stemmatique inférieur et qui donnent un texte soigné mais assez retouché.

Dans le cas du *Roman de Guiron*, on a donc vérifié la possibilité, voire la nécessité, d'utiliser les principes établis au sein du 'Groupe *Guiron*' : une bonne stratégie ecdo-tique consisterait à exploiter le potentiel du 'stemma codicum' et à isoler les lignes de transmission textuelle tachées par des dynamiques de contamination certaines ou probables. Nous devons suivre un seul manuscrit comme point de repère pour la surface linguistique du texte ; mais à chaque fois que ce « manuscrit de surface » sera isolé dans le 'stemma codicum' (même en donnant une variante acceptable), son autorité linguistique devra céder le passage à la convergence textuelle du reste de la tradition manuscrite et sa leçon sera donc rejetée.

Un apparat critique de toutes les variantes substantielles gardera la trace des opérations de 'constitutio textus' qui, étant des simples « ipotesi di lavoro » (d'après la célèbre formule de G. Contini), seront susceptibles d'être changées ou renversées mentalement par le lecteur, ce qui serait impossible à réaliser dans le cas d'une édition fondée sur un manuscrit de base et accompagnée d'un petit « choix de variantes ».

Université de Sienne

Claudio LAGOMARSINI

## Références bibliographiques

- Albert, Sophie, 2010. « Ensemble ou par pièces ? ». *'Guiron le Courtois' (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles), la cohérence en question*, Paris, Champion.
- DEAF = Baldinger, Kurt / Möhren, Frankwalt (eds.), *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, Tübingen / Québec, Niemeyer / Les Presses de l'Université Laval, 1975-.
- Lagomarsini, Claudio, 2012. *Tradizioni a contatto: il 'Guiron le Courtois' e la 'Compilation arthurienne' di Rustichello da Pisa. Studio ed edizione della 'Compilazione guironiana'*, Tesi di dottorato, Università degli Studi di Siena, [dactylographié].
- Lagomarsini, Claudio (ed.), (2014), *Les aventures des Bruns. Compilazione guironiana del secolo XIII attribuibile a Rustichello da Pisa*, Firenze, SISMEL - Ed. del Galluzzo.
- Lathuillère, Roger, 1966. *'Guiron le courtois'. Étude de la tradition manuscrite et analyse critique*, Genève, Droz.
- Leonardi, Lino, 2011a. « Il ciclo di *Guiron le Courtois*: testo e tradizione manoscritta. Un progetto in corso », *SMLV* 57, 236-41.
- Leonardi, Lino, 2011b. « Il testo come ipotesi », *MedRom* 35/1, 5-34.
- Leonardi, Lino / Trachsler, Richard, (2015), « L'édition critique des romans en prose: le cas de *Guiron le Courtois* », in: Trotter, David (dir.), *Editionsphilologie*, Tübingen, De Gruyter, 44-80.
- Limentani, Alberto, 1962. *Dal 'Roman de Palamedés' ai cantari di 'Febus-el-forte'. Testi francesi e italiani del Due e Trecento*, Bologna, Commissione per i testi di lingua.
- Morato, Nicola, 2007. « Un nuovo frammento del *Guiron le Courtois*. L'incipit del ms. BNF, fr. 350 e la sua consistenza testuale », *MedRom* 31/1, 241-85.
- Morato, Nicola, 2010. *Il ciclo di 'Guiron le Courtois'. Strutture e testi nella tradizione manoscritta*, Firenze, SISMEL - Ed. del Galluzzo.

Morato, Nicola, 2012. «Poligenesi e monogenesi del macrotesto nel *Roman de Meliadus*», in: Formisano, Luciano *et al.* (ed.), *Culture, livelli di cultura e ambienti nel Medioevo occidentale*. Atti del Convegno della Società Italiana di Filologia Romanza (Bologna, 5-8 ottobre 2009), Roma, Aracne, 729-54.

Stefanelli, Elena, 2016. *Il 'Roman de Guiron'. Edizione critica (parziale) con uno studio sulle principali divergenze redazionali*, Thèse de doctorat, Université de Sienne.